SOCIETE DES ETUDES

CAMUSIENNES

AUTOMNE 1985

BULLETIN D'INFORMATION N°10

Chers Amis,

Ainsi que nous en avions décidé lors de l'Assemblée Générale de décembre 1984, nous nous efforcerons de garder un rythme trimestriel pour notre bulletin ; ce numéro 10 aurait dû vous être envoyé en septembre/octobre ; nous espérons que sa teneur et son épaisseur vous feront excuser notre retard...

Merci à tous ceux d'entre vous qui continuent à nous envoyer les informations qu'ils peuvent recueillir dans la presse, l'édition, à la télévision ou à la radio.

-:-:-:-:-:-:-:-

A l'issue de la première journée du Colloque de Nanterre s'est tenue, comme prévu, une brève Assemblée Générale.

Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 5 Juin 1985

L'Assemblée Générale de la Société des Etudes Camusiennes s'est tenue le 5 juin 1985, à l'Université de Nanterre, sous la présidence de R.GAY-CROSIER et de J.LEVI-VALENSI, en présence de : G.BASSET, M.T.BLONDEAU, I.CIELENS, F.Di PILLA, M.DOBRENN, F.FAVRE, J.GUERIN, D.HARTNELL, A.KARATSON, E.KOHN, R.et P. LE BAUT, L.MIQUEL, C.PONCET, H.R. SCHLETTE, P.F.SMETS, E.SCOTTO-LAVINA, J.TARLE, H.WERNICKE, M.WEYEMBERGH, M.YADEL, E.H.ZEPP. Dix-sept membres avaient envoyé une procuration.

La séance est ouverte à 18 h. 30.

Guy Basset présente son rapport financier dont voici les principaux extraits:

Les comptes de notre association ont été principalement affectés par les événements suivants : les frais d'impression et de routage liés aux divers envois des bulletins ; les mouvements d'entrée et de sortie qui se sont produits à l'occasion des opérations menées pour proposer les Cahiers Albert Camus 4 et 5.

nos rentrées des cotisations 1985 ;

enfin la subvention obtenue de la Direction des Archives de France (Association Française pour les Célébrations Nationales) qui est attachée au déroulement du Colloque.

Les comptes arrêtés au 7 mai sont les

suivants : total : 21.583,74 Frs

Depuis la précédente Assemblée Générale (du 15 décembre 1984):

Au chapitre des dépenses :

3.020,84 Frs (dont paiement à Gallimard des exemplaires des cahiers 4 : 1.466,70 Frs ; le restant est constitué par des frais de timbres et d'impression) ;

Au chapitre des recettes:

13.825,25 Frs (dont 10.000 F. de subvention, le restant est constitué par les cotisations et les achats de Cahiers).

Ce bilan très favorable est à nuancer des dépenses importantes engagées par la société et qui ne sont pas encore traduites dans les comptes (remboursement Gallimard et frais à l'occasion du colloque)

Une évaluation des disponibilités réelles s'établit dont autour de 8.000 F.

Il s'agit donc d'un bilan financier prudent, reflet également de la jeunesse de notre association.

Le bilan moral est présenté par J.Lévi-Valensi. Le bureau a souhaité profiter de la présence à Paris, à l'occasion du Colloque "Camus et la politique", d'un certain nombre de membres de notre Société, pour tenir cette Assemblée Générale, que cinq mois et demi seulement séparent de la précédente ; les activités camusiennes de ce premier semestre

(recensées dans le Bulletin d'Information n°9) ont été nombreuses et fructueuses; la Société compte actuellement 133 membres ainsi répartis :

France : 61 ; U.S.A.: 25 ; Japon : 8 ; Belgique

Canada : 3 ; Angleterre : 2 ; Argentine : 2 ; Australie : 2 ; Israël : 2 ;

Algérie :1 ; Afrique du Sud : 1; Corée: 1; Danemark: 1; Espagne: 1; Norvège :

1; Pays-Bas :1; R.D.A. : 1; Suède : 1 ; Suisse : 1 ; Tunisie : 1 ; U.R.S.S. :

1.

Cette liste est en train de s'enrichir par l'adhésion de plusieurs participants au Colloque "Camus et la politique" (1).

La liste des membres du Conseil d'Administration est définitivement arrêtée : Christiane Achour (Algérie), pour des raisons personnelles, a préféré ne pas en faire partie, tout en restant, bien entendu, membre de notre Société. Le Conseil d'Administration est donc actuellement composé de :

A.ABBOU (Paris), F.BARTFELD (Jérusalem), G.BASSET (Paris), P.CRYLE (Bris-, bane), M.DOBREUN (Paris), B.T.FITCH (Toronto), F.FAVRE (Rouen), R.GAYCROSIER (Gainesville), J.GUERIN (Paris), J.L.JACOB (Paris), H.Y.KIM (Séoul), D.LEGRAND (Amiens), J.LEVI-VALENSI (Amiens), J.SAROCCHI (Toulouse), H.R. seusrit (Bonn), P.F.SMETS (Bruxelles), P.VIALLANEIX (Paris).

Un certain nombre de projets peuvent être annoncés ; dans l'immédiat, les Rencontres de Lourmarin, du 3 au 18 août ; à plus long terme, tout d'abord, la création d'un Fonds Albert Camus, à Marseille; il est difficile, pour le moment, d'être plus précis, car il n'en est qu'aux préliminaires ; nous pouvons simplement dire que, quelle que soit la forme que prendra ce projet, mis en oeuvre par Catherine Camus, notre Société sera partie prenante.

Autres projets annoncés : celui d'un Colloque à Pérouse en 1986, et d'un Colloque à Amiens en 1987, pour lequel l'Assemblée Générale donne son aval.

Selon la proposition d'un des membres de la Société, J.L. Fournet, une rubrique "échange" pourra être ouverte dans les prochains bulletins.

La séance est levée à 20 heures.

(1)- Voir liste à la fin de ce bulletin ; il en a été de même à Lourmarin. Chaque "rencontre camusienne" est évidemment une occasion pour nous de faire connaître notre Société, et est suivie de nouvelles adhésions.

COLLOQUES

COLLOQUES PASSES

Les Actes du Colloque de Bruxelles (avril 1985 - compte-rendu dans le Bulletin d'Information n°9) sont actuellement sous presse ; les membres de la Société seront avisés dès leur parution.

-:-:-:-:-:-

COLLOQUE "CAMUS ET LA POLITIQUE"

NANTERRE ,5 -6 -7 Juin 1985 par Marie-Thérèse BLONDEAU.

Le colloque "Camus et la politique" -qui s'est déroulé à Nanterre en présence de Jean et Catherine Camus- eut le mérite d'être, pour la première fois, interdisciplinaire. Jeanyves Guérin, dynamique organisateur de ces journées, avait eu l'excellente idée de réunir autour d'éminents spécialistes, des juristes, des politologues, des historiens, des philosophes, et même un ancien dirigeant du F.L.N. Suivies par un public attentif et nombreux, aux réactions parfois passionnées, les différentes communications renvoyèrent l'image d'un homme d'une étonnante actualité. Chaque demi-journée était centrée sur un thème précis. C'est ainsi que furent tour à tour évoqués : l'accueil des forces politiques à Camus, son -rayonnement international, le problème de l'Algérie, mais aussi son activité journalistique ou sa défense des droits de l'homme.

Après l'ouverture des travaux par Michel Imberty, président de l'Université de Nanterre, J. Guérin rend compte d'une enquête sur la perception de CAMUS par les hommes politiques français, 25 ans après sa mort. P.S. et R.P.R. ont fourni le plus fort taux de réponses à son questionnaire, le P.C., le plus faible, ce qui n'a rien d'étonnant. Ayant remarqué que les plus nombreux à répondre sont nés entre 1925 et 1935, ont fait des études en Droit, Lettres ou Sciences politiques, J.Guérin rappelle que si Camus participa activement au débat politico-intellectuel autour des années 50, ses idées furent refoulées, marginalisées de 1950

à 1970, époque où il devint un "philosophe pour classes terminales". Dans les années 80 se manifeste un regain d'intérêt pour son oeuvre. Son influence, précise-t-il, passe surtout par ses éditoriaux : Simone Veil et Robert Badinter s'avouent marqués par les articles de Combat ; Michel Rocard est plus sensible à Actuelles. Il est estimé, à gauche pour son antifascisme et son action dans la Résistance; à droite, pour son analyse du terrorisme et sa critique du marxisme. Tous pensent que son combat contre la peine de mort et son attitude face à la guerre d'Algérie l'honorent. J.Guérin remarque ensuite que Camus se laisse marginaliser politiquement et que son oeuvre valorise non la conquête du pouvoir, mais la résistance au pouvoir. Il rappelle qu'à la Libération, Camus avait souhaité, en vain, voir la politique et la presse assainies et, non sans regretter que la réception d'un homme de dialogue comme Camus passe en France par ce clivage gauche-droite, il conclut que finalement il "est plus lisible pour une gauche socialiste que l'expérience du pouvoir a rendue plus pragmatique".

Se référant à des citations très précises, Jeannine Verdès-Leroux explique en quoi consiste le "rejet sans malentendu" de Camus par les communistes français. Considéré comme un renégat, attaqué, surtout pour son analyse du marxisme dans L'Homme révolté et sa dénonciation des totalitarismes de gauche, Camus occupa finalement peu de place dans leurs polémiques, tout simplement parce qu'il ne les entretenait pas.

S'intéressant à ses rapports avec les socialistes, Roger Quilliot rappelle

que le jeune Camus fut amené au communisme par la pauvreté, et qualifie d'"erreur d'aiguillage" son passage éclair au P.C. en 1935-1937. Il précise que l'on trouve dès Alger Républicain dans ses écrits, une des constantes de son oeuvre : le refus de toute injustice. Dès la Libération, qui le voit proche des Socialistes mais non parmi eux, Camus se demande comment concilier la justice et la liberté et finit, en 1947, par renoncer à la révolution qui légitime le meurtre. Seule compte pour lui la paix, mais pas à n'importe quel prix. Finalement, R. Quilliot voit en lui un socialiste libéral ou libertaire. C'est ce que confirme René Mathevet, qui relate la participation de Camus au meeting intersyndical de St Etienne.

Françoise Gerbod ouvre la séance de l'après-midi, présidée par Pascal Ory, en proposant une comparaison entre Camus et Péguy. Elle note d'abord que si l'on trouve peu de traces du second dans l'oeuvre du premier, on remarque la même présence-absence du père chez les deux écrivains. Leur parenté réside dans l'affirmation de la primauté de la société terrestre et dans la façon dont ils vivent leur entrée dans l'histoire, comme une révolte. Pour tous deux, l'engagement implique la perte de la pureté. On retrouve chez l'un comme chez l'autre le sentiment d'être en marge, à la fois solitaire et solidaire.

Etudiant le concept de communauté chez Orwell et Camus, Jean Bessière constate que l'on ne trouve chez aucun des deux de contrat politique. L'un et l'autre se considèrent comme des symboles d'individualité, ont une conscience très aiguë des impasses des politiques de droite et de gauche, des totalitarismes, des empires russe et américain, et affirment la possibilité d'une troisième voie. Pour lui, à Camus résistant correspond Orwell faisant des discours à la B.B.C. pendant la guerre. La lecture que l'un fit de l'Angleterre après 1945 renvoie aux textes politiques de l'autre dans les années suivantes.

Maurice Weyembergh retrouve chez Camus et Aron la même méfiance vis-à-vis des idéologies. Si tous deux viennent de la gauche, l'un soutient la candidature de Mendès-France dans L'Express, l'autre n'en fit rien. Aron, atlantiste dès le début, très ouvert au monde anglo-saxon, était sévère pour le neutralisme ; Camus, qui ne fut jamais atlantiste, ne défend pas le capitalisme, mais appelle plutôt de ses vœux une économie de type collective. D'autre part, plus moraliste que R. Aron, il ne peut renoncer totalement à l'utopie. Enfin, tous deux ont en commun d'être favorables à la décolonisation ; mais pour Camus, la guerre d'Algérie fut le cauchemar que l'on sait.

La troisième séance consacrée au rayonnement intellectuel de Camus, et présidée par Sylvain Menant, fut l'occasion de témoignage très intéressants. Tout d'abord, Jerzy Kwiatowski insiste sur l'arrivée tardive de son œuvre en Pologne et en attribue la responsabilité au

réalisme socialiste qui s'abattit très vite sur le pays après la deuxième guerre mondiale. Ce n'est qu'en 1957-58 que furent publiés L'Etranger, L'Exil et le Royaume , La Chute , La Peste , plébiscitée par un public sensible au symbolisme du roman. Il voit en Camus un "écrivain du dégel polonais", mais note fort justement qu'on fournit à ce public l'endroit de son œuvre, alors que l'envers reste caché. Il en veut pour preuve ses Essais largement expurgés ; et si L'Homme Révolté fut traduit en polonais en 1958, il fut publié... en France ! Il remarque ensuite que La Chute a exercé une influence sur la littérature polonaise entre 1957 et 1963, contribuant à répandre le monologue parlé, et considère que ce type de récit convenait parfaitement à des écrivains en mal de confession. Il conclut que Camus est plus connu en Pologne pour ses romans ou son théâtre que pour *ses* écrits politiques.

Complémentaire de la précédente, la communication d'Ilios Yannakakis montre que l'œuvre de Camus connut un sort voisin en Tchécoslovaquie et insiste sur le fait que l'influence de l'Occident se fit sentir plus tardivement. L'Etranger, publié en 1945 et Le Mythe de Sisyphe en 1947 connurent un succès restreint. Une chape de plomb recouvre alors le pays et il faut attendre les années 60 pour que soient publiés La Chute, Caligula et La Peste qui remporta, comme en Pologne, un énorme succès : au niveau symbolique le roman correspondait à ce que les gens avaient vécu. I.Yannakakis fait alors remarquer que Camus est éclipsé par Kafka dont l'œuvre diffuse aussi l'absurde et le tragique, et que Camus, aujourd'hui, est interdit en Tchécoslovaquie. Sa communication propose également une étude fort intéressante sur la situation de l'intellectuel dans les pays de l'Est et son rôle paradoxal. Les réseaux d'information occidentaux n'existant pas derrière le rideau de fer, l'écrivain, véhicule de l'information, est à la fois le privilégié du système et la cible de la censure et de l'autocensure. Son étude révèle que la Tchécoslovaquie dans les années Cinquante fut le pays de l'Est le plus massacré intellectuellement et physiquement.

M.Gardo Candero , représentant du Parti socialiste espagnol, rappelle ensuite l'attachement de Camus à l'Espagne et son interdiction

par Franco. Il redit la vénération des anarchistes espagnols pour lui.

Francesco di Pilla s'attache enfin à montrer la continuité d'intérêt des universitaires et du public italiens pour l'œuvre de Camus, et donne quelques jalons d'une importante bibliographie, tandis que H.R.Schlette, par la voix de Martina Yadel, sa traductrice, insiste sur l'intérêt littéraire, philosophique voire théologique qu'on lui porte en R.F.A. où il est plus admiré comme adversaire de tous les totalitarismes que pour ses idées politiques. Il attribue cette absence de Camus sur la scène politique non à ses idées, mais à l'incapacité allemande à "comprendre la pensée méditerranéenne, c'est-à-dire les traditions anarcho-syndicalistes et socialistes", les Allemands identifiant anarchie et terrorisme.

La séance la plus attendue fut sans doute la quatrième, consacrée à l'Algérie, présidée par J.Julliard, J.Lévi-Valensi évoque en premier lieu le climat dans lequel se fit l'entrée de Camus en politique. De 1933 à 1939, la politique est "l'affaire de tous", l'activisme de droite est très important, le fascisme s'installe en Italie, en Allemagne, en Espagne. A Alger, la droite l'emporte en mai 1935 aux élections municipales, et en 1936 aux législatives; les réformes du Front Populaire ne seront pas appliquées, le projet Blum-Violette restera lettre morte.

A travers l'action, Camus va tenter d'avoir prise sur le réel. J.LéviValensi date de façon précise son engagement au P.C. : d'août-septembre 1935 à l'automne 1937 ; elle voit dans cette adhésion l'influence de Jean Grenier, l'analyse comme une "étape", et la place sous le signe de la lucidité. Elle rappelle que Camus a toujours été de sensibilité de gauche, par fidélité à ses origines et que chez lui vie et création sont liées. Pour lui, l'intellectuel est "celui qui se dédouble", qui se voit agissant, qui se juge agissant. Ses activités de militant au sein du P.C.A. le conduisent à soutenir l'Etoile Nord Africaine et ses revendications nationalistes; lorsque la ligne du P.C. change à cet égard, Camus proteste, et *se* fait exclure. Parallèlement, son engagement politique se manifeste par l'action en faveur d'une culture populaire. En février 1937 est créée

à Alger une Maison de la Culture dont Camus, Secrétaire Général, précise l'ambition : promouvoir une culture méditerranéenne. Evoquant le Théâtre du Travail et ses réalisations, J.Lévi-Valensi redit qu'il n'a jamais confondu théâtre et propagande, et qu'il s'est toujours défié de la littérature engagée qui tourne vite à la terreur. Après son exclusion du P.C., Camus crée une nouvelle troupe : le Théâtre de l'Equipe ; il n'adhèrera plus jamais à aucun parti politique.

A la lumière des événements du 8 mai 1945, P.Siblot et J.L. Planche analysent alors les positions de Camus face au nationalisme algérien. Après avoir rappelé que ce 8 mai fut plus une insurrection qu'une révolte de la faim, ils s'intéressent aux articles de Combat que Camus consacra, entre le 13 mai et le 15 juin 1945, à la crise en Algérie. Ils relèvent sa position paradoxale. Bien que revenant d'un séjour dans son pays natal et connaissant parfaitement la situation explosive, il ne dit rien des atrocités commises. Il fait seulement allusion, dans le premier article, aux "événements". Une analyse attentive de la presse de l'époque leur permet pourtant d'affirmer qu'il savait ce qui s'était passé. Ils attribuent son mutisme à son obligation de réserve, à son souci d'objectivité, à la recherche d'un juste milieu: Camus renvoie dos à dos les grands colons et les nationalistes trop purs dans son article du 23 mai, non repris dans Chroniques Algériennes. Ils font apparaître un homme d'une grande lucidité quant à la gravité des événements et de ce qui allait s'ensuivre et montrent que, déjà, Camus avait pour souci essentiel de sauver l'Algérie.

Maurice Robin insiste sur la position cohérente de l'écrivain vis-à-vis du problème algérien. Il reconnaît aux musulmans le droit de se révolter, c'est-à-dire de refuser la condition d'aliénation qui leur est faite; mais

il refuse la révolution du F.L.N. comme pièce de la révolution communiste mondiale Tout n'est pas permis ; si l'on ne peut pas éliminer tout recours à la violence, rien ne justifie que l'on mette à mort celui qui n'est pas de votre avis. Enfin, note M.Robin, il n'y a pas pour Camus de nation algérienne, ce que vise à établir le F.L.N.

Pour Annie Cohen-Solal, la guerre d'Algérie, plus que celle de Camus, fut celle de Sartre qui, d'ailleurs, en méconnut les problèmes spécifiques. Son intervention fut relativement tardive et il apporta un soutien actif au F.L.N.

La communication suivante fut à plus d'un égard intéressante. Hocine Ait Ahmed, ancien dirigeant du F.L.N., rappelle que les problèmes posés par Camus -liberté, justice sociale, fraternité- sont encore d'actualité et insiste sur sa position paradoxale : français vis-à-vis de l'Algérie, il se sentait aussi algérien. Il ajoute que sa "distance" envers les "arabes" traduit son ignorance des réalités algériennes ; il en veut pour preuve le fait que Camus ne savait pas l'arabe et ne connaissait pas la civilisation musulmane. Il précise que dans l'esprit des nationalistes, la révolution ne se séparait pas de la démocratie et qu'il n'était pas question d'exclure les Européens. Il redit le soutien apporté par Camus à l'Etoile Nord Africaine, et rappelle que les quelques réformes accordées par le gouvernement français ne furent jamais appliquées, que les élections étaient truquées. Mais Hocine Aït Ahmed parle de peuple "algérien" là où Camus parlait de peuple "arabe".

Ces communications et les témoignages d'Albert Memmi, Paul Thibaud et Charles Poncet, suscitent des interventions passionnées, notamment d'Yves Dechézelles, Robert Namia, Ali Mécili et Abdelkader Djeghloul.
Cette deuxième journée s'achève par un cocktail offert par la société des Etudes Camusiennes.

Le lendemain, le premier orateur, J.P. Rioux, s'intéresse à la deuxième guerre mondiale dans les écrits de Camus. Il signale d'emblée qu'il la vécut comme un déchirement. Elle le surprit à Alger alors que depuis 1933 il avait bien senti la montée des périls. Mais il l'accepte vite, avec toutes ses conséquences. Elle fera de lui un homme solidaire : il date de décembre 1941 son engagement dans le réseau Combat, plus précisément de l'exécution de Gabriel Péri. La résistance lui apprend le prix des mots. Avant et après 45, Camus engrange notations et récits : La Peste en porte la marque. Mais après la guerre il est définitivement solitaire. En 1946, les intellectuels se déchirent ; Camus publie Ni victimes Ni bourreaux. L'idéal de la Résistance, vaincue sur le problème de l'épuration est pervertie. Attaqué de toutes parts, impuissant à porter

témoignage, Camus choisit le silence et la solitude qui, seuls, comme le rappelle J.P. Rioux, peuvent être fidélité : la création littéraire détient le pouvoir de ressusciter le royaume.

Interrogeant les éditoriaux de Combat du 21 août au 30 décembre 1944, J.J.Becker montre comment Camus est passé de la confiance lyrique au désenchantement. Pendant cette période, il a écrit presque tous les jours, au total 92 articles. Pour quelques uns, l'authentification est incertaine , la plupart n'étant pas signés. La guerre n'est pas encore finie quand apparaît la célèbre formule "De la Résistance à la Révolution". La préoccupation essentielle de Camus au cours de cette période est morale : il se demande comment concilier justice et liberté, souvent contradictoires. Il penche pour une économie "collectiviste" et une politique "libérale". Il souhaite aussi moraliser la presse et assainir la vie politique, en libérant la première du pouvoir de l'argent et en instituant pour la seconde :"honnêteté intellectuelle de tous les instants", "langage scrupuleux","objectivité obstinément maintenue". A une époque où tout le monde se disait socialiste, il précise le sens du mot : il défend un socialisme éloigné du marxisme, et qui refuse mensonges et faiblesses.

Après avoir rappelé la prudence de Camus à l'égard de l'accomplissement de l'histoire, et de l'idée de progrès, André Abbou démontre, textes à l'appui, qu'on ne peut parler d'une théorie de la libération de l'homme chez cet écrivain qui s'est toujours défié des systèmes, qui propose seulement des repères et pense qu'il faut "garder la mémoire" de ce qui vient d'être vécu .La révolte n'est pas la révolution ; l'homme se révolte pour affirmer son existence. Mais de nos jours la révolte est devenue l'alibi des tyrans. Cette communication provoque un vif échange entre son auteur et Jean-Marie Domenach.

René-Jean Dupuy ouvre la dernière séance consacrée aux droits de l'homme, la démocratie, au socialisme, et présidée par H.Portelli. Il rappelle que pour Camus, le droit au bonheur couvre tous les autres, mais que le bonheur se heurte au destin, à l'absurde, et qu '"il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul", comme l'affirme Rambert dans La Peste

Avec la guerre, Camus prend conscience de la solidarité ; la lutte pour la liberté est la base même du bonheur, thème central de son œuvre.

Anarchie n'est pas anarchisme, précise d'emblée Roger Dadoun, avant de soutenir une thèse jugée par certains provocatrice: dans l'œuvre de Camus, la mère serait un personnage dévalorisé. Il en veut pour preuve la mère du Malentendu qui tue son fils, et prend au pied de la lettre l'incipit de L'Etranger : "Aujourd'hui Maman est morte." Etudiant ensuite le pouvoir, il montre que le récuser de l'extérieur aboutit à le conforter; mais l'attaquer de l'intérieur, c'est le dégrader dans la personne de celui qui le détient. Il donne comme exemple Caligula qui démantèle le pouvoir à l'intérieur de lui-même.

S'intéressant aux rapports de Camus et du marxisme , Evelyne Pisier et Pierre Bouret, montrent ensuite que , pour lui, qui refuse un monde où le meurtre est légitimé, nazisme et stalinisme se rejoignent. Tous deux en effet règnent par la terreur et méprisent l'homme. Il pense que le marxisme emprunte à la religion la notion de faute et de culpabilité et son corollaire le châtiment. A l'édification de la cité céleste répond celle du royaume de l'homme. Pour Camus, le marxisme manipule l'histoire, la récrit, fabrique la vérité selon les besoins du moment. Ils rapprochent cette analyse du marxisme comme "théocratie totalitaire" de celles d'Hannah Arendt et de Raymond Aron. Puis ils insistent sur l'extrême vigilance de Camus à l'égard de l'U.R.S.S. et des pays satellites, vigilance qui le conduisit à intervenir pour Berlin-Est , Poznan ou la Hongrie, entre autres.

Pour Blandine Barret-Kriegel enfin, le camp de Camus est celui du dialogue, de la paix, de la démocratie. Elle rappelle à nouveau qu'il ne cessa de dénoncer les dictatures, de défendre l'homme, qu'il s'efforça de concilier liberté et justice, sans toujours y parvenir. Tout en regrettant les insuffisances de L'Homme Révolté , elle voit en lui le précurseur de la concertation et conclut que probité, mesure et fidélité aux siens sont des vertus camusiennes.

Les interventions de Jacques Leenhardt, de Raymond Gay-Crosier, d'Olivier Mongin viennent compléter et préciser la situation à la fois politique et philosophique de Camus.

Rendre compte en quelques pages d'un colloque aussi riche n'était pas aisé. Nous n'avons pu relever toutes les interventions du public -amis de Camus ou anonymes- qui seront mentionnées dans les Actes du Colloque.

Ces trois journées renvoient fidèlement l'image d'un homme d'une grande exigence morale, ennemi de toutes les compromissions, fervent défenseur de la liberté et des libertés, pacifiste convaincu mais non inconditionnel, européen avant l'heure. Ne refusant rien de son époque, conscient que "les tours d'ivoire sont tombées", Camus a toujours refusé de *se* faire le complice de "l'abstraction". Il apparaît aussi étonnamment actuel dans sa défense des droits de l'homme avant la lettre. Partout où la justice est bafouée, la liberté opprimée, la voix de Camus s'élève : de façon constante pour l'Espagne, mais aussi pour la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, Berlin-Est, ou pour l'étudiant chypriote Michel Karaoli. On peut sans risque d'erreur penser qu'il aurait apporté son soutien aux organisations humanitaires comme Amnesty International. Sans doute se serait-il senti solidaire du combat de Lech Walesa ou de celui des résistants afghans, et aurait-il dénoncé avec force l'apartheid en Afrique du Sud. "Revendiquer toujours, pour l'obtenir quelquefois, la justice".

Les actes de ce colloque devraient paraître au début de 1986 aux éditions L'Harmattan. Le livre comprendra les communications dont le texte aura été fourni au 10 septembre 1985 ainsi que des extraits des interventions et des discussions.

-:-:-:-:-:-:-

L'Association Tipasa a organisé, à Lourmarin, du 3 au 18 août, des Rencontres Méditerranéennes Albert Camus auxquelles ont participé un certain nombre d'entre nous. Nous espérons pouvoir en donner un compte-rendu dans le prochain Bulletin. La publication des Actes est envisagée.

COLLOQUES FUTURS

Notre ami Francesco Di Pilla, Professeur à L'université de Pérouse (Italie), prévoit au printemps 1986, un Colloque Universitaire et International à Pérouse ; nous espérons pour le prochain bulletin, disposer de toutes les informations concernant ce colloque qui durerait une semaine.

-:-:-:-:-

Un Colloque sur "Camus et le Théâtre", organisé par la Société des Etudes Camusiennes, L'Université de Picardie et la Maison de la Culture d'Amiens, est envisagé pour mai 1987... Ce n'est encore qu'un projet, pour lequel toute suggestion sera la bienvenue.

-:-:-:-:-

ACTUALITES

BIBLIOGRAPHIQUES OUVRAGES

Christiane ACHOUR : Un étranger si familier, Lecture du récit d'Albert Camus, Editions En. A.P. , Alger, Janvier 1985, 94 p.

Inès de CASSAGNE : Camus critico de teatro, éditions Agon. Buenos Aires, juin 85, 91 p.

Jiirgen HENGELBROCK : Albert Camus, Ursprünglichkeit der Empfindung und Krisis des Denkens, Alber-Broschur Philosophie, Verlag Karl. Alber Freiburg/München, 1982, 156 p.

Susan TARROW : Exile from the Kingdom: A Political Rereading of Albert Camus. The University of Alabama Press, 1985, 221 p.

Christo TODOROV: L'Etranger, Texte intégral avec préface, analyse (69 pages) et notes explicatives, Editions d'Etat, Narodna Prosreta, Sofia, 1984.

Ouvrages contenant des passages ou des chapitres consacrés à Camus ou à son oeuvre:

Henri LEMAITRE, L'Aventure littéraire au XXème siècle , Bordas et fils,

pp. 567-574-580, 585-6, 820-21

Jean CAU, Croquis de mémoire , Julliard, 1985, pages 95-96.

Pierre Van den HEUVEL, Parole, Mot, Silence, pour une poétique de l'énonciation , Corti, 1985, (contient de nombreuses remarques sur Camus dans la première partie, et un chapitre intitulé "Les avatars de l'énonciation dans L'Etranger de Camus".)

Articles :

J.B. BARONIAN : "Les délices du bibliophile". Le Magazine littéraire, avril 1985, p.10

R.QUILLIOT "Camus et la politique". Le Matin de Paris, 5 juin 1985.

L.KAROUBI, "Camus, une exigence morale", Le Matin de Paris, 10 juin 1985. J.DANIEL, "Camus chez lui à Lourmarin", le Nouvel-Observateur, 16-22 août 1985.

Dans la presse belge :

M.STOCK, "Camus", DE STANDAARD (rubrique BOEKWEIT), 12.1.85. Jean VIGNEAUX, "Camus 25 ans après ; pas de purgatoire ?" Pourquoi pas ?, 27.3.85.

Sus VAN ELZEN, "wat zou hij er nu ran zeggen ?"Qu'est-ce qu'il en dirait aujourd'hui ?", KNACK, 17.4.85.

J.B. B. , "Albert Camus, l'exil ou le royaume ?, LE VIF 12.4.85.

Eddy BONTE, "Albert Camus U913-1960) herdacht" (.A Camus commémoré)/DE MORGEN, 4.5.85.

Ton ANBEEK, "De val dar Albert Camus", (La Chute" d'Albert Camus) VRIJ NEDERLAND (rubrique HERDRUKT- "réédité"), 15.6.85 (à l'occasion de la première édition en format de poche d'un livre de Camus, en ce qui concerne les Pays-Bas et là Flandre).

A l'occasion du quatrième anniversaire de la bombe d'Hiroshima, l'éditorial que Camus lui avait consacré dans Combat , le 8 août 1945 (repris dans Actuelles I) a été souvent cité, notamment par Paul Vialla - neix dans Réforme (10 août), Georges Montaron dans Témoignage Chrétien (12-18 août), Serge Leyrac dans L'Humanité (6 août) ; il a été reproduit

dans Le Matin de Paris (7 août), Le Nouvel Observateur (9-15 août) et L'Humanité (6 août). Ce que Le Canard Enchaîné du 7 août commente sous le titre de "Le parti carnuniste" : "Alors pour le Parti, Camus ce n'est plus "la Peste "? "

-:-:-:-:-

La Chronique d'Informations Internationales, mensuel d'Amnesty International Section Française a publié dans son numéro d'août 1985 un extrait de Réflexions sur la guillotine sous le titre "que l'Etat commence et abolisse *ses* crimes !".

-:-:-:-:-

Émissions télévisées ou radiodiffusées

Le "Panorama" de France-Culture a été entièrement consacré à Camus le 2 juillet 1985, avec la participation de Roger Dadoun, Jean-Marie Goulemot, Pascal Ory et Antoine Spire.

Antoine Spire indique d'entrée le propos de l'émission : évoquer non Camus mais le sort qui lui a été réservé. Jean-Jacques Brochier a contribué à son occultation en lui donnant mauvaise presse et en l'opposant de façon manichéenne à Sartre. D'un côté un esthète qui plane, de l'autre le philosophe engagé. Camus est marqué par la lumière et la pauvreté.

Pascal Ory donne d'autres raisons. Camus est en marge de la culture marxiste qui a été longtemps hégémonique. Son attitude face à la guerre d'Algérie a pu éloigner de lui des jeunes. Il n'a pas le bagage universitaire qui lui aurait permis de traiter d'égal à égal avec des agrégés et normaliens. Le colloque de Nanterre , dit Antoine Spire, a voulu lui rendre justice . Roger Dadoun évoque le colloque de Bruxelles et l'essai de Teodosio Vertone. Camus marginalisé est aussi l'auteur le

plus vendu de Gallimard. "Philosophe pour classes terminales" procède d'une conception sectaire de la philosophie. Sartre a écrasé Camus et occupé l'espace culturel, mais on revient aujourd'hui sur ce qu'il a dit. Camus est accordé à notre sensibilité.

Pour Jean-Marie Goulemot, le prix Nobel a desservi Camus. L'homme est discret, il n'a pas de revue, ne s'exhibe pas. Sa démission de l'UNESCO se fait sans éclat. La Chute a surpris. Pascal Ory rappelle alors l'accueil glacial à Actuelles III : Camus est entré au purgatoire de son vivant. A la fin de sa vie, fait écho J.M. Goulemot, ses adaptations théâtrales font dire que son inspiration est épuisée. On l'enferme dans L'Etranger, La Chute , comme L'Exil et le royaume, répond Roger Dadoun, est un texte littérairement très élaboré. Camus était encore capable de grandes œuvres mais il ne se croyait pas obligé de produire un livre pour occuper le marché culturel. On peut travailler indéfiniment sur L'Etranger. Pour J.M. Goulemot, on apprécie

l'Etranger pour d'autres raisons qu'en 1942, pour la prouesse stylistique. Camus a pris une leçon d'efficacité chez Hemingway. La Peste est une fable -puzzle dont tous les éléments font sens. La Chute , pour Pascal Ory, annonce un renouvellement. Camus y déconstruit ses propres schémas romanesques. Toute une littérature du soupçon s'annonce. Antoine Spire considère que Camus a une haute conception de la politique mais hésite. Il exalte la solitude dans une lettre à Ponge. Sa critique du marxisme procède d'un humanisme mou.

La correspondance avec Grenier, rappelle Pascal Ory, révèle la motivation éthique et humaniste de son entrée au P.C. Il a tout fait pour en être ensuite exclu. Il a, ajoute Roger Dadoun, une expérience concrète de l'injustice. Le PC ne correspond pas à ce qu'il recherche. Son anticommunisme, précise J.M. Goulemot, fait référence à une oppression historique et au totalitarisme. A Antoine Spire que reproche à Camus son manque de réalisme, Roger Dadoun objecte sa position sur l'Espagne et Misère de la Kabylie n'est pas un texte utopique, si le projet de trêve civile l'est. Camus n'a pas surmonté le drame algérien, la rupture entre une communauté frustrée et l'autre accrochée à ses privilèges. Ses silences sont respectables. Certains jeunes se sont sentis orphelins.

Il est, dit alors Roger Dadoun, parfois courageux de se taire . La troisième voie a été quelque temps possible. Elle ne l'était plus dès lors que

terroristes et contre-terroristes s'affrontaient. On attendait des intellectuels note J.M. Coulemot, qu'ils fussent des maîtres à penser. Ses silences et sa formule sur la justice et la mère où il dit "je" le rendent proche de nous.

Pour Roger Dadoun, "Aujourd'hui maman est morte" est un équivalent du "Dieu est mort" nietzschéen. Camus discrédite, malmène les figures de primogéniteurs qui sollicitent la fascination du lecteur.

Antoine Spire se demande à quoi aboutissent les déconstructions sinon à l'individu. Il voit et regrette dans le retour à Camus, comme dans la critique de Sartre, une mode. On peut utiliser Camus comme on veut, lui répond Roger Dadoun. Il a écrit "Je me révolte, donc nous sommes". Le "nous sommes" du Parti a longtemps prévalu. Le "Je me révolte" n'est pas narcissique. Camus plaide pour une société conviviale. Pour J.M. GOULEMOT, on ne peut expliquer la réhabilitation de Camus par la mode et l'argument de Spire est simpliste. Camus pose la question du droit de l'individu à la liberté. Pascal Ory rappelle ses rapports suivis avec l'anarcho-syndicalisme dont un militant de la CFDT a témoigné à Nanterre.

Camus, note Antoine Spire, avait parlé de Freud à un public populaire. Il a souhaité s'ingérer dans un mouvement social pour y faire passer de la connaissance. C'est un pédagogue, accorde Roger Dadoun, mais d'abord un artiste.

La profondeur politique de Camus est , pour Pascal Ory, loin des modes. Sartre et lui coifferont toujours un Aron sur le poteau parce qu'ils sont des artistes. La dimension artistique est indispensable au grand intellectuel.

Camus, conclut Antoine Spire, est un écrivain français, non un écrivain algérien. Il ne faut pas, comme l'a fait Albert Memmi, le rattacher aux écrivains algériens, il ne se comprend pas hors du débat parisien. A quoi Jean-Marie Goulemot répond que c'est un écrivain méditerranéen, non un intellectuel parisien.

-:-:-:-:-

Les Justes a été diffusé sur TF1 le 20 juillet dans une mise en scène de Roger Hanin. Le spectacle avait été enregistré au Festival de

Pau en juin dernier. Les rôles principaux étaient tenus par Fanny Cottençon, Jean-Claude Dauphin, Roger Coggio et Pierre Vielhescaze.

-:-:-:-:-

France-Culture a commémoré le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Camus en lui consacrant la soirée du 4 août 1985. On a pu ainsi entendre une émission de Marie-Christine Navarro, "Camus ou l'impossible étreinte" à laquelle ont collaboré Maria Casarès, Jacqueline Lévi-Valensi, Marguerite Deobrenn, Edmond Charlot, Louis Benisti, AbdelKader Djeghloul, Me Mecili, Jean Daniel, Isabelle Cielens, Lito Katazou- - kines, Antonio Gardo Cantero et Manolis Glezos, puis un entretien de Guy Dumur et Jean Bollery sur le Théâtre de Camus et enfin Le Malentendu.

-:-:-:-:-